

Compte rendu publié dans
Revue Philosophique de Louvain, 2024-2025, vol. 121, n°1-2, pp. 231-235

Jürgen HABERMAS, *L'avenir de la démocratie*, Édition établie et présentée par Clotilde Nouët, Paris, Bouquins éditions, 2024, XLVII-846 p.

L'œuvre philosophique de Jürgen Habermas est exceptionnelle par son volume et par la diversité des questions philosophiques qu'elle a abordées. Présenter un florilège de ses textes majeurs relève d'une mission impossible, dont s'est fort heureusement abstenu le volume publié dans la collection grand public « Bouquins » par les soins de Clotilde Nouët. Celle-ci nous propose plutôt, en un peu plus de 850 pages, une sélection de textes du philosophe, dont certains inédits en français, sur le thème de la démocratie. Il rassemble aussi bien des travaux universitaires que des interventions dans le débat public allemand et européen au cours des 65 dernières années. Le volume s'ouvre sur une introduction substantielle dans laquelle l'éditrice tire les fils conducteurs et les évolutions de la réflexion habermasienne sur la démocratie, introduction complétée par un long entretien avec Habermas, qui permet de resituer les textes rassemblés tant dans leur cohérence philosophique que dans leur contexte socio-politique d'émergence (du travail sur la politisation et la participation des étudiants réalisé en 1958 jusqu'aux réflexions récentes sur le développement du populisme de droite). On se rend alors compte que si l'œuvre de Habermas touche à la plupart des thèmes philosophiques majeurs, la question de la possibilité et de la désirabilité de la démocratie dans nos sociétés contemporaines en est le cœur. C'est que le jeune Jürgen Habermas, qui avait 16 ans en 1945, a été confronté à la chappe de silence et d'inertie qui s'est abattue sur l'Allemagne dans l'immédiat après-guerre sur la responsabilité des allemands et singulièrement des intellectuels dans le développement du nazisme. Révolté par ce silence et par ce « retour à la normale », il n'a eu de cesse de promouvoir l'ancrage de son pays dans une forme de « démocratie radicale » qui lui avait fait défaut. Cette démocratie radicale ne pouvait évidemment suivre la voie du stalinisme de l'Allemagne de l'Est. Il s'agissait d'ancrer la République fédérale dans le camp occidental en la dotant des institutions de la démocratie et de l'État de droit et surtout en soutenant la légitimité de ces institutions, ce qui était loin d'être acquis. Cela supposait toutefois, au plan philosophique une « reconstruction du matérialisme historique ». Car si le jeune Habermas soutenait clairement la Loi fondamentale de 1949 (qui tenait lieu de Constitution), il considérait aussi que le système politique mis en place et le développement de l'État social qui y était associé dans les 30 glorieuses ne suffisaient pas à répondre à l'exigence démocratique. Celle-ci devait être pensée de manière radicale. Mais comment associer, tout particulièrement dans le contexte des années 60, le radicalisme démocratique et le soutien aux institutions héritées du libéralisme politique ? La réponse se trouvait dans la valorisation d'une thèse, bien présente dans la pensée politique libérale, quoique souvent refoulée : la légitimité démocratique ne peut être produite qu'au sein d'un espace public de libre discussion, théorisé par Kant et illustré par les pratiques de discussions au sein de la bourgeoisie au 18^e s. que Habermas étudia dans son *Habilitationsschrift*. Cette valorisation de l'espace public ne satisfait cependant pas la gauche radicale, notamment au sein du mouvement étudiant, où d'aucuns taxèrent Habermas de suppôt de la bourgeoisie. Mais cette critique ne le découragea pas, étant alors et demeurant aujourd'hui encore convaincu qu'il s'agit de penser les conditions d'une démocratie radicale, non pas sur le modèle de la cité grecque, comme le fit Arendt, mais pour une société complexe dans laquelle l'économie de

marché, l'administration des rapports sociaux par des appareils bureaucratiques, le développement techno-scientifique et la valorisation liberté des modernes se sont inexorablement imposées. Nous n'avons pas besoin d'utopies démocratiques. « Nous avons besoin d'une image suffisamment réaliste de la démocratie, pour reconnaître ce qui dans une société va mal et peut être amélioré par des moyens politiques » (p. xxxviii).

Cette nouvelle approche de la théorie critique guidera Habermas et lui permettra de surmonter les antinomies de la démocratie. C'est bien ce que nous donne à voir le parcours chronologique en trois phases auquel nous convie le présent ouvrage.

Une première période (années 1950-1970) intitulée « La démocratie à l'épreuve du capitalisme » rassemble des textes qui s'efforcent de penser les conditions d'une démocratie réelle dans le contexte du capitalisme avancé. Récusant le technocratisme positiviste et les conceptions minimalistes de la démocratie (Schumpeter), ses textes posent déjà la condition première d'une légitimité démocratique forte : une participation inclusive à la formation de l'opinion publique. En avançant cette thèse, le jeune Habermas poursuit le projet du jeune Marx : réconcilier démocratie formelle et démocratie réelle, c'est-à-dire penser la démocratie tout à la fois comme un système institutionnel et comme une forme de vie sociale. La différence majeure étant que ceci ne requiert pas d'abord une abolition des rapports de production capitaliste, mais plutôt le développement de pratiques communicationnelles orientées vers la mise en discussion des opinions, une rationalisation du monde vécu en quelque sorte. Cette rationalisation communicationnelle doit s'articuler à la rationalisation instrumentale qui porte le développement techno-scientifique. Ce qui exclut tout autant le refus romantique de ce développement que la réduction positiviste de la politique à la technocratie ou à un pur décisionnisme.

C'est l'examen de ces pratiques communicationnelles et de leurs conditions de mise en place qui est au cœur de la seconde période (années 1980-1990) identifiée par Clotilde Nouët. Les textes choisis nous montrent comment les travaux sur l'éthique de la discussion, menés en étroite collaboration avec Karl-Otto Apel, les réflexions sur la modernité sociale et culturelle et la confrontation avec la philosophie du droit et la philosophie politique anglo-américaine vont conduire Habermas à forger une conception délibérative de la démocratie et de l'État de droit. Ce qui débouchera sur l'*opus magnum*, *Droit et démocratie (Fakitzität und Geltung)*, publié en 1992, dont Habermas souligne dans l'interview déjà mentionnée, qu'il présente sa conception aboutie de la démocratie radicale. D'aucuns ont pu railler cette prétention à la radicalité : l'ouvrage ne présenterait, selon eux, qu'une vision très classique de la démocratie et de l'État de droit fondée sur le constitutionnalisme, le gouvernement représentatif et la séparation des pouvoirs. C'est se méprendre sur les implications d'une théorie de la démocratie qui cesse d'identifier la souveraineté du peuple à la volonté unanime (Rousseau) pour la définir par la participation inclusive des citoyens à la délibération publique. Le lieu d'exercice de cette souveraineté populaire comme procédure n'est ni un démos préconstitué ni l'élection des gouvernants au suffrage universel, mais l'espace public où se déploient des pratiques communicationnelles visant la mise à l'épreuve des opinions par l'échange des arguments. La visée n'est pas de construire un consensus qui viendrait résoudre les conflits socio-politiques, mais dans un contexte de dissension permanente d'accroître « la qualité discursive des contributions » (p. XL), donnant ainsi un fondement au principe majoritaire.

Le maintien d'un espace public de discussion ne peut toutefois être garanti et déboucher sur des décisions effectives que grâce à un État de droit reposant sur les libertés fondamentales (privées et publiques). Droits humains et démocratie sont cooriginaires. Ce qui a des

conséquences sur la manière dont on pense la désobéissance civile, le lien entre identité nationale et citoyenneté ou encore les droits culturels, tous thèmes qui sont abordés dans les textes de la fin de la seconde partie du volume.

La troisième partie, quant à elle est consacrée, à « L'actualité de la démocratie » (années 2000 à aujourd'hui). On y trouve des contributions de Habermas à l'élucidation de problèmes politiques majeurs qui ont agité cette période) : la question bioéthique, le rapport entre démocratie et religion dans une société « post-séculière », l'apport des médias au débat démocratique dans des sociétés de masse et bien entendu la construction d'une Union européenne politique, prenant la forme une démocratie constitutionnelle supranationale, dont Habermas, contre vents et marées est demeuré un inlassable promoteur.

Mais que peut la démocratie contre le « populisme de droite » ? C'est la question de soulève l'entretien, donné en 2016, qui clôt l'ouvrage et qui se pose avec davantage d'acuité encore aujourd'hui. Elle ramène Habermas sur un terrain qu'il avait quelque peu déserté au cours des dernières décennies : celui des injustices sociales contre lesquelles la gauche n'a su lutter efficacement et qui ont alimenté les replis nationalistes et identitaires. Ce qui pose la question majeure « Comment nous réapproprier l'initiative politique face aux forces destructrices de la mondialisation capitaliste ? ». Face à cette nouvelle donne de la question sociale et à l'urgence de la question écologique, Habermas plaide pour la mise en place de structures de coordination internationale et par un refus de jouer le jeu de l'extrême droite. Cela suffit-il ? Habermas reconnaît que face à un tel défi la philosophie et les sciences sociales sont bien en peine de poser des diagnostics et de préconiser des remèdes. « Nous entrons [...] dans des confrontations sur la politique au jour le jour, dont les historiens ne pourront juger que plus tard » (p. xlv). Reste au philosophe le pouvoir de la raison car si « les idéologies nous trompent avec des raisons [...], elles peuvent aussi être critiquées au moyen de raisons ».

Grâce aux textes rassemblés dans cet ouvrage, Clotilde Nouët nous propose un très beau parcours dans la réflexion philosophique de Habermas sur la démocratie. Elle nous fait (re)découvrir la complexité, l'évolution mais aussi la cohérence de cette réflexion qui s'alimente à des discussions avec la philosophie politique, la théorie du droit, l'éthique, la linguistique, la science politique et la sociologie. On pourra peut-être s'étonner que le patient travail de relecture critique de la théorie critique et de la tradition sociologique (Weber, Durkheim, Parsons, Luhmann) réalisé dans la *Théorie de l'agir communicationnel* ne trouve pas beaucoup de place dans le parcours proposé. Mais cela aurait certainement accru le volume de l'ouvrage. Celui-ci sera très précieux aussi bien aux spécialistes de la pensée habermasienne qu'à celle ou celui qui entreprend de la découvrir par les textes. La prose du philosophe est certes souvent aride. Mais fort heureusement Clotilde Nouët aménage des accès pour le lecteur grâce à un excellent travail d'édition qui nous propose non seulement une très belle reconstruction du cheminement philosophique et un choix judicieux de textes mais aussi une présentation très circonstanciée de chacun de ceux-ci.

Hervé POURTOIS